

Goaïana, située sur un fleuve de même nom, à quinze lieues de Recife, à quatre lieues de la mer en ligne directe, et à sept par la rivière, est une des villes les plus florissantes de la capitainerie de Pernambuco. A peu d'exceptions près, les maisons n'ont que le rez-de-chaussée; les rues ne sont pas pavées, mais elles sont larges. Sa population de cinq mille âmes s'accroît tous les jours. Le commerce avec l'intérieur est très-actif.

Les plantations de sucre sont nombreuses dans les environs. Quelques-uns de leurs propriétaires sont des Portugais qui sont venus chercher fortune au Brésil. C'est parmi eux que l'on remarque le plus fréquemment des usages qui sont peu en harmonie avec ceux de la plupart des peuples de l'Europe chrétienne. « Un jour, dit Koster, nous dinions chez un de ces planteurs en nombreuse compagnie d'hommes, pendant que les femmes dinaient dans une autre salle; nous ne pûmes pas même les entrevoir. Deux jeunes gens, fils du planteur, nous servaient à table avec les esclaves de leur père; ils ne s'y assirent que lorsque nous l'eûmes quittée. Beaucoup de Brésiliens aussi, même de la haute classe, suivent les coutumes moresques à l'égard des femmes; cependant lorsqu'ils ont quelque communication avec les villes, ils ne tardent pas à s'apercevoir qu'il faut donner la préférence à des manières plus élégantes, et

ils prennent facilement des habitudes moins rapprochées de celles des Turcs et des nations grossières. »

Koster alla ensuite à Paraïba, éloigné de Goaïana de treize lieues, à travers un pays montagneux et bien cultivé. Paraïba compte à peu près trois mille habitans. La principale rue est large et pavée. La basse ville est sur les bords d'un lac ou bassin très-vaste, où se réunissent trois rivières, qui envoient les eaux à la mer par un canal fort large.

Autrefois il régnait de grands désordres dans la capitainerie de Paraïba; don Joachim Amaró, le précédent gouverneur, parvint par sa juste sévérité à les réprimer. Des particuliers revêtus de longs manteaux, et la figure couverte d'un crêpe, parcouraient la ville pendant la nuit, et à la faveur de ce déguisement se rendaient coupables de divers délits. Le gouverneur donna ordre à la patrouille d'arrêter toutes les personnes qu'elle rencontrerait travesties de cette manière. Le lendemain le corps-de-garde renfermait plusieurs des principaux habitans. Cet exemple mit fin aux excursions nocturnes. Un nommé Nogueira, fils d'une mulâtresse et d'un blanc de haut parage, s'était rendu redoutable par son audace. Il avait enlevé de vive force les filles de personnes recommandables, et assassiné les parens qui avaient

voulu lui résister. A la fin il fut arrêté ; don Joachim voulait le faire punir de mort ; le crédit de la famille du scélérat détourna ce juste châtiement de sa tête. Alors don Joachim le condamna à être fustigé. Nogueira alléguait qu'étant moitié fidalgo ou gentilhomme, cette peine ne pouvait lui être appliquée ; le gouverneur éluda la difficulté en ordonnant de ne le fouetter que d'un côté pour ne porter aucune atteinte au privilège des gentilshommes. La sentence fut exécutée, et Nogueira, après quelques mois de prison, fut déporté pour la vie à Angola sur la côte d'Afrique. Paraiba et son territoire jouissaient encore des effets salutaires du bon gouvernement de don Joachim Amaro.

Koster revint de Paraiba à Goaiana en suivant le bord de la mer : pour traverser les rivières que l'on rencontre sur la route, on se sert de petits jangadas. Le cavalier se place sur le radeau, et y pose la selle. Le cheval qu'il tient par la bride, nage à côté de lui, pendant que le batelier rame. Si l'eau est profonde, on pousse son jangada au moyen d'une perche. Une grande partie de la côte que Koster parcourut, est presque inhabitée ; partout où la terre est basse et à l'abri des vagues trop fortes, on rencontre des maisonnettes.

Le 2 novembre Koster partit pour Rio-Grande avec son domestique anglais, son guide nègre et

deux mulâtres. Dans les fazendas où les habitans lui donnaient l'hospitalité, « on se rassemblait pour voir, dit-il, le singulier animal qu'on appelle un Anglais. » Ces planteurs vivent à peu près comme les seigneurs européens au temps de la féodalité, excepté qu'ils n'ont pas l'humeur si chevaleresque, et qu'ils ne vont pas sur les chemins chercher les aventures. Leur vêtement consiste en une chemise, un caleçon, des pantoufles et une longue robe de chambre. C'est la toilette ordinaire des gens qui n'ont rien à faire. Le Brésilien qui est en état de s'affubler d'une de ces longues robes de chambre, commence à se croire un personnage important ; elle est pour lui comme une lettre de noblesse ; il s'imagine qu'on lui doit des égards.

Les cabanes des hameaux où Koster devait s'arrêter, étaient quelquefois si petites et si misérables, qu'il préférerait coucher à la belle étoile. La première fois qu'il prit ce parti, il s'achemina vers un ruisseau qui coulait à peu de distance des maisons : on déchargea les chevaux, on leur ôta selle et bride pour qu'ils pussent se coucher à leur aise. Le bois abonde dans la plus grande partie du pays, d'ailleurs on se trouvait sur les bords d'une grande forêt, ainsi on ne craignit pas d'en manquer ; on alluma deux feux, on emprunta une poêle aux cabanes voisines, et

on fit cuire la viande sèche. On obtint la permission de faire pâturer les chevaux sur un espace moins boisé que le reste; le propriétaire exigea un vingtem (12 centimes) par cheval. « Je soupai, ajoute Koster, assis sur mon hamac que j'avais suspendu entre deux arbres; le couvert était mis sur un de mes coffres. Le repas fini, je me plaçai près du feu, et je pris une cigare, le guide alluma sa pipe; je le fis asseoir vis-à-vis de moi afin de parler de ce que nous ferions le lendemain. Vers dix heures je retournai à mon hamac; trouvant l'air trop froid, je revins près du feu, et me couchai sur une des peaux destinées à couvrir les bagages en cas de pluie.

Deux jours après Koster fut parfaitement accueilli chez le colonel André Albuquerque de Maranham. Cet homme a des propriétés territoriales immenses. Cunchâu, celle où il demeure, a quatorze lieues de longueur, et depuis, ajoute le voyageur, il a ajouté une autre terre considérable contiguë à la première. On croit que celles qu'il possède dans le Sertam ou pays haut, pour y nourrir des bestiaux, n'ont pas moins d'une quarantaine de lieues d'étendue, et de ces lieues qu'on ne peut parcourir qu'en marchant pendant près de quatre heures.

Koster fut traité avec une magnificence et une générosité dont il ne peut assez faire l'éloge. « Le

colonel, dit-il, m'ayant mené le lendemain matin voir ses chevaux, me pressa beaucoup d'en choisir un, et de laisser le mien chez lui, afin de le retrouver en meilleur état à mon retour; il me pria aussi de lui laisser mes chevaux de bât, et de prendre quelques-uns des siens; comme les miens étaient en bon état, je refusai d'accepter ses offres. Je rapporte ces circonstances peut-être minutieuses, pour faire voir avec quelle obligeance les étrangers sont traités dans ce pays. »

Le lendemain Koster entra dans la capitainerie de Rio-Grande, et passa la nuit en plein air. « Je me couchai tout habillé, dit-il; bientôt, me sentant mal à mon aise, je me relevai brusquement. « Ah! Monsieur, s'écria le guide en me regardant, vous êtes tout couvert de carapatas. » Je les aperçus alors, et ils se firent mieux sentir par leurs morsures. Aussitôt je me dépouillai d'une partie de mes habits, et sans perdre de temps, je courus me jeter à l'eau. Ces carapatas sont des tiques de la grosseur de quatre têtes d'épingle; ils s'attachent à la peau et y pénètrent. Mon hamac était tombé à terre lorsqu'on l'ôtait du coffre pour le suspendre, et avait ainsi ramassé ces insectes incommodes. Je parvins à m'en débarrasser, parce que je m'y pris à temps. »

La partie du Rio-Grande que Koster traversa pour aller à Natal est en partie couverte de dunes;

une autre offre de vastes hameaux éparpillés ; les routes ne sont que des sentiers difficiles où deux chevaux de bât peuvent à peine passer de front. Natal, sur les bords de Rio-Grande ou Potengi, est une ville assez chétive. Le gouverneur, homme chéri du peuple pour sa conduite sage et paternelle, fit tout son possible pour empêcher Koster de continuer son voyage que l'extrême sécheresse, dont le pays avait souffert, pouvait rendre dangereux. Koster ne crut pas devoir s'arrêter. Il fit provision de vivres à Lagoa-Secca, et ensuite s'arrêta en chemin près d'un puits. Dans ce pays, on les creuse ordinairement jusqu'à deux ou trois pieds de profondeur, et l'on voit l'eau jaillir ; quelquefois on l'entoure d'une palissade, le plus souvent il reste ouvert. Les bestiaux s'y abreuvent et le salissent ; on appelle ces puits cocinebas.

Plus loin le terrain était pierreux, ensuite on entra dans une plaine longue et étroite sur laquelle la route était bien marquée, et l'herbe entièrement brûlée des deux côtés. Les plus grands arbres même semblaient souffrir du manque d'eau. On rencontra une troupe de chevaux chargés de farine de manioc et conduite par un Brésilien qui marchait à pied. C'était un major, fils d'un riche propriétaire qui demeurait sur les rives de l'Açu. Comme on craignait la famine

dans ces cantons, par suite de l'excessive sécheresse, il était allé à la côte maritime, acheter la farine nécessaire à la subsistance de sa famille ; apprenant ensuite que le gouverneur avait défendu d'exporter cette denrée de son territoire, et avait même envoyé un détachement de soldats pour lui enlever sa provision, le Brésilien avait gagné une marche, et afin d'écarter les soupçons, il n'avait pris avec lui qu'un esclave, laissant en arrière le reste de ses gens et même son bagage. Cet homme âgé de quarante ans était grand et bien fait, et avait la peau blanche comme celle d'un Européen dans toutes les parties qui ne sont pas exposées à l'air ; mais son visage, son cou et ses jambes étaient d'un brun foncé. Il avait pour tout vêtement une chemise, un caleçon, des alpargatas ou sandales aux pieds ; elles s'attachent au bas de la jambe avec deux courroies. Le Brésilien avait le fusil sur l'épaule, l'épée suspendue à un baudrier et un couteau de chasse à la ceinture. C'est le costume des habitants de la campagne quand ils voyagent.

Les pauvres chevaux ne trouvèrent pas beaucoup d'herbe pour pâturer ; le matin on leur donna du maïs ; un de ceux de Koster ayant refusé obstinément d'en manger, le guide dit qu'il fallait lui enseigner à s'en nourrir, parce que autrement il serait impossible de lui faire traverser

ce pays désert. Il commença donc par le tremper dans l'eau jusqu'à ce qu'il fut amolli, puis l'introduisit par force dans le gosier de l'animal, et lui tint la bouche fermée. L'opération aidée par la faim réussit à merveille, et par la suite le cheval broya son maïs, quoique un peu plus lentement que les autres.

Après avoir traversé le Séara-Mérim, on entra dans le village de Paï-Paulo, qui est le plus misérable que l'on puisse imaginer; toutes les cabanes y tombaient en ruines. Au-delà on se trouva dans le Sertam; ce nom qui désigne un pays inculte et inhabité, convenait parfaitement au désert où nous étions, dit Koster; l'eau du Séara-Mérim était saumâtre; nos chevaux de Pernambuco refusèrent d'en boire; on en ôta la bourbe; ils ne firent néanmoins qu'y goûter après qu'on l'eut laissé reposer. J'en bus en y mêlant du citron et du sucre. Toute mauvaise qu'elle était, nous en fîmes provision, car le soir nous n'en devions pas trouver.

Le pays présentait toujours le même aspect d'aridité. Après avoir passé plusieurs fois le Séara-Mérim, dont le lit était quelquefois rempli de gros rochers, nous campâmes le soir près de ses bords, afin de nous préserver du vent qui s'élève ordinairement vers minuit; quelquefois il est très-fort; il est sec et fort sain.

« J'avais adopté l'habitude de fumer le matin; cela m'empêchait de souffrir de la faim, et c'était une ressource, ne pouvant rien avoir de préparé avant midi. Mes gens ne mangeaient pas le matin, et je ne devais pas me montrer moins sobre qu'eux. J'étais devenu intime avec le major. Je lui appris que nous avions en Angleterre des chevaux, des vaches et des chiens; cette circonstance augmenta son attachement pour moi. Il fut d'abord étonné que je susse monter à cheval, et trouva que je n'allais pas trop mal pour un novice arrivé depuis si peu de temps au Brésil. Il fut aussi très-surpris quand je lui dis que nous avions des églises; il l'ignorait également. « A présent, s'écria-t-il, je ne croirai plus que les Anglais sont des païens. » Je lui dis qu'un des points principaux en quoi notre religion différait de la sienne, c'est qu'elle ne nous obligeait pas à nous confesser. Il regardait la confession comme une pratique très-incommode, mais il ne doutait pas de son efficacité.

« A midi nous fîmes halte dans un lieu qui n'offrait d'autre ombrage que celui d'un arbuste dont les branches tombaient jusqu'à terre. C'était un yeo, cet arbrisseau et le pacivo semblent végéter avec d'autant plus de force que la sécheresse est plus considérable. Tous deux sont pernicieux pour les chevaux; en conséquence on

attacha ces animaux pour les empêcher d'y toucher.

« Nous rencontrions souvent dans ce pays désert des bestiaux qui venaient s'abreuver aux mares et aux puits. Le major reconnut parmi ces animaux une vache qui portait sa marque. La soif avait fait parcourir une centaine de lieues à cette pauvre bête.

« Je m'étais aperçu que mon guide avait longtemps causé de mon voyage avec mes deux domestiques indiens ; le soir il me sonda pour voir si je serais d'avis de rebrousser chemin. Je lui dis que j'étais très-décidé à poursuivre ma route, que je tirerais sur le premier qui ferait un pas en arrière, que s'il tentait de s'échapper je galoperais après lui, et que je ne le manquerais certainement pas. Sans me dire positivement qu'il voulût retourner sur ses pas, il m'avait insinué que dans cette saison mon entreprise était périlleuse, et que les deux Indiens s'en effrayaient ; je vis clairement qu'il leur inspirait ces craintes. Toutefois il n'aurait pu trouver son chemin la nuit, la seule route à suivre étant un sentier légèrement battu dans le sable et marqué sur les bords de la rivière par des éboulemens aux lieux où nous l'avions traversée. Ces traces si peu apparentes ne pouvaient se distinguer que de jour par un homme habitué à ces sortes de routes ; le jour je formais toujours

l'arrière-garde. Le guide n'avait point d'armes à feu ; il savait que j'avais le sommeil très-léger, et que je mettais toujours mes pistolets auprès de moi dans mon hamac. Enfin il n'aurait pu former aucun mauvais dessein contre moi que de concert avec Julio, l'Indien, qui dans la suite se montra digne de toute ma confiance. Je me tins beaucoup plus sur mes gardes.

« On continua le voyage, faisant halte le soir sur le bord de la rivière, et emportant une provision d'eau. Un jour à midi la mare, près de laquelle on s'arrêta, était à sec. Il fallut cependant faire reposer les chevaux pendant quelque temps. J'avais une soif ardente, n'ayant pas bu le soir précédent. On se partagea quelques citrons qui restaient ; ils nous soulagèrent beaucoup. Dans l'après-midi, le major me dit de l'imiter, et de mettre un petit caillou dans la bouche, ressource ordinaire des habitans du Sertam en pareille circonstance. Je suivis son conseil, et je m'en trouvai bien.

« Quelle triste journée ! nous ne savions si nos chevaux ne succomberaient pas avant d'arriver à une mare : il avait déjà fallu détacher un de ceux du major, tant il était faible ; la nuit fut terrible, plusieurs des animaux refusèrent de manger du maïs. Nous étions tous mal à notre aise.

« Le lendemain, à notre joie inexprimable, nous

découvrîmes un puits. Heureusement l'eau en était saumâtre, ce qui nous empêcha d'en boire avec excès. Je n'oublierai jamais avec quel délice j'en avalai les premières gouttes, quoiqu'elle fût bourbeuse et saumâtre; son mauvais goût m'empêcha de continuer. En regardant autour de nous, nous aperçûmes des chèvres; Julio s'en approcha; il vit des poules, enfin il découvrit une cabane habitée; il vint aussitôt nous annoncer cette bonne nouvelle. Je trouvai dans cette cabane une femme âgée et ses deux filles; le mari était absent. La vieille femme parut étonnée que nous eussions traversé le Séara-Mérim, et nous dit qu'elle ne savait pas si elle et sa famille ne seraient pas bientôt obligées d'abandonner leur cabane comme tant d'autres avaient déjà fait. Elle nous indiqua à quelque distance une petite vallée où nous pourrions nous procurer un peu d'herbe sèche et quelques feuilles d'arbre. Je gagnai toute sa confiance en lui donnant un peu de farine de manioc, je jetai du maïs aux poules; et je la qualifiai elle et ses filles de *minhas senhoras* (mesdames). Je lui achetai un chevreau et une poule que je payai sur-le-champ. Dans l'isolement où vivent les pauvres gens, ils ne sont que trop souvent pillés impunément par des voyageurs qui se logent dans leur cabane, et consomment leurs minces provisions sans les payer. Cependant si

l'on considère combien l'action des lois est difficile, et qu'elle est même impossible dans ces contrées écartées, on est surpris de ce que les grands crimes n'y sont pas plus fréquens.

« Dans la soirée nous vîmes quelques cabanes désertes, ensuite nous en rencontrâmes d'habitées, et à la brune, après avoir traversé le Séara-Mérim pour la quarante-deuxième et dernière fois, nous fîmes halte près d'un hameau. Nous étions à quarante lieues de Natal; nous nous trouvions de nouveau dans un pays habité; mais la terre était brûlée par l'ardeur du soleil.

« Le Séara-Mérim prend sa source dans des montagnes au nord, à peu de distance de celle de l'Açu, et après un cours très-sinueux se jette dans le Potangi.

« J'avais formé le projet d'accompagner le major dans une partie du chemin qui lui restait à faire pour arriver chez lui; mais il fallait que je prisse conseil des circonstances, et que je m'informasse de l'état du pays que je devais traverser. Nous eûmes un peu plus de repos en continuant de voyager à notre manière accoutumée à travers un pays tout-à-fait plat, passant chaque jour auprès de quelques fazendas dont les troupeaux paraissaient bien maigres, et les habitans bien misérables.

« Ayant marché encore pendant quatre jours

avec le major, après nous être éloignés du Séara-Mérim, je vis qu'il ne serait pas prudent de m'avancer davantage de ce côté. Les nouvelles de l'intérieur étaient mauvaises. Nous étions arrivés à une ferme où tous les bestiaux mouraient. Les habitans paraissaient disposés à abandonner leurs maisons s'il ne pleuvait pas bientôt.

« J'estimais alors que j'étais à deux cents milles de la côte; nous avions voyagé au nord et à l'ouest; nous devons par conséquent être à peu près au sud-ouest et à peu de distance de l'Açu. Je me décidai donc à me diriger de ce côté; car mes chevaux pouvaient succomber à la fatigue, et le pays était si misérable que je n'aurais pu en trouver d'autres capables de nous suivre. Au reste comme je voyageais uniquement pour mon amusement, et que le guide craignait d'avancer davantage, je ne voyais pas de nécessité à persévérer dans mon entreprise.

« Le pays était plus habité à mesure que nous approchions de l'Açu; cependant je souffris encore du manque d'eau. Je traversai un pays pierreux; les habitations y sont rares. Ayant aperçu vers midi des bergers occupés à traire des chèvres, je donnai une demi-piastre à Julio pour aller acheter du lait. Le guide essaya vainement de m'en dissuader. Julio revint avec le lait, l'argent avait été refusé. Bientôt trois hommes de la ferme

voisine vinrent à nous; je les remerciai du lait qu'ils nous avaient envoyé: ils me demandèrent alors si j'avais prétendu les insulter en leur offrant de l'argent, ajoutant que ce n'était pas l'usage dans leur pays. Je m'étais attiré cette scène par ma faute, puisque le guide m'avait prévenu que je les offenserais. Je parvins à les calmer en leur apprenant que dans ma patrie tout se payait jusqu'au sable pour nettoyer les maisons. « Votre messenger, ajoutèrent-ils, nous a dit qu'il y a un Anglais dans votre troupe, nous voudrions bien le voir, car c'est un animal (*bicho*) qui ne s'est pas encore offert à nos regards. Lorsque le guide lui eut dit que j'étais un Anglais, ils eurent l'air décontenancés; car ils s'attendaient à voir une bête curieuse. Mon domestique John qui s'était éloigné un instant pour faire boire les chevaux, étant revenu sur ces entrefaites, fut pour ces hommes un objet de grande curiosité; car ne sachant pas un mot de portugais, il se mit à jurer en anglais. Les Brésiliens étonnés s'écrièrent qu'il parlait la langue nègre (*falla a lingua de negro*). Ces braves gens de retour à leur ferme, m'envoyèrent en présent de la viande fumée.

« J'éprouvai une grande joie en apercevant de loin Açu, le 1^{er} décembre. Je revoyais une église, un village, des hommes civilisés, si toutefois on